Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 16

Artikel: Le dimanche des Rameaux et la Semaine Sainte
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-182280

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Tel est, à peu près, le tableau d'inégalité et d'injustice que nous offrirait notre canton de Vaud si beau, dont la Constitution débute par cette phrase à effet: *Les Vaudois sont égaux devant la loi. Il n'y aura dans le canton aucun privilége de* LIEU, *de naissance, de personnes ou de familles.*

Le législateur aurait dû ajouter : « En fait de chemins de fer...., c'est autre chose ! »

Cependant, ces localités isolées, qui semblent ignorées et introuvables, excepté sur la carte, sont très facilement découvertes et visitées, soit par le fisc, lorsqu'il s'agit d'alimenter la caisse de l'Etat, soit par le Département militaire quand leurs hommes doivent marcher à la frontière.

Pour être logique et juste on devrait, semble-t-il, les laisser parfaitement tranquilles, ne rien réclamer d'elles et poser en principe que là où est le mouvement central, le commerce, l'industrie; là où les étrangers affluent, où les populations s'enrichissent, où la locomotive passe avec son long panache de fumée, là seulement est la patrie vaudoise ! !

L. M.

M. Legouvé vient de donner, dans le palais de la Bourse à Lyon, une conférence qui a fait une grande impression sur ses auditeurs. Nous détachons de ce discours remarquable le passage suivant, qui a trait à l'hostilité des partis en France, et qui les dépeint en quelques lignes avec une frappante vérité :

« Nous avons aujourd'hui en France un ennemi plus terrible que les Prussiens, car il n'occupe pas seulement quelques départements, il s'étend sur le territoire tout entier; il ne lève pas seulement sur nous des impôts d'argent et de vivres, c'est notre cœur même qu'il dévore, c'est le plus pur de notre sang qu'il empoisonne. Savez-vous quel est cet ennemi? C'est la haine! Oui, toutes les classes, tous les partis se haïssent et se calomnient! La paix est dans les choses, la guerre est dans les cœurs. Les monarchistes appellent tous les républicains des assassins et des incendiaires; les républicains appellent les monarchistes des serviteurs du despotisme; pour les riches, les ouvriers sont des partageux; pour les ouvriers, les riches sont des sangsues; pour les catholiques, tout ce qui n'est pas catholique est athée et matérialiste; pour les libres-penseurs, le catholicisme est synonyme de superstition et de fanatisme : ces classes ne se rencontrent que dans un point : s'accuser toutes d'ambitions égoïstes, se dire toutes les unes aux autres : Vous n'aimez pas la France!

Si cela était vrai, messieurs, nous n'aurions qu'à nous voiler la face et attendre notre arrêt, car la patrie est morte le jour où on ne l'aime plus. Heureusement, c'est le contraire qui est la vérité.

Interrogez votre cœur? Est-ce que depuis deux ans vous n'aimez pas mille fois plus la France? Est-ce que ses malheurs ne vous l'ont pas rendue plus chère? Est-ce que son abaissement ne l'a pas grandie à vos yeux? Est-ce que vous ne vous sentez pas vis-à-vis d'elle comme des fils en face de leur mère, frappée d'un grand deuil, de leur mère pleurante et meurtrie? N'éprouvons-nous pas tous un immense besoin de la consoler, de la relever, d'essuyer ses larmes et son sang?... Eh bien, chose étrange! c'est de ce pur et noble sentiment que sont parties toutes nos injustices! Dans notre amour passionné pour notre pays, il nous semble que tous ceux qui ne l'aiment pas de la même manière que nous ne l'aiment pas; que tous ceux qui ne le servent pas comme nous le trahissent! que tous ceux qui cherchent son relèvement et sa prospérité par d'autres moyens que les nôtres sont des déserteurs de sa cause, et nous nous insultons tous aux yeux de l'Europe sans nous rendre compte que c'est la France que nous déshonorons en nous déshonorant!... Ah! que les honnêtes gens se lèvent donc pour étouffer cette immense haine qui n'est qu'un immense malentendu. Unissons-nous pour crier à ces malheureux qu'ils ne se haïssent que parce qu'ils ne se connaissent pas; qu'ils ne s'injurient que parce qu'ils se calomnient! Répétons sans relâche aux républicains qu'il y a dans les rangs monarchistes autant d'amour de la liberté et de la patrie que dans les leurs; et aux monarchistes que nulle part les mots de devoir et de dévouement ne sont plus profondément écrits que dans les cœurs républicains! Disons aux catholiques que tous les chemins qui conduisent au bien conduisent à Dieu, et aux libres-penseurs que tous les chemins qui conduisent à Dieu conduisent au bien! Aux ouvriers et aux riches que la richesse et le travail ne sont pas plus ennemis que la plante qui pousse et le soleil qui la fait pousser! Apprenons à ces partis acharnés les uns contre les autres qu'aucun d'eux ne peut à lui seul relever le pays, car chacun d'eux lui est utile; que c'est de l'alliance même et de l'alliance seule de toutes ces forces diverses, de toutes ces croyances diverses, de toutes ces lumières diverses que peut sortir l'œuvre du salut national, car la France tout entière peut seule sauver la France. »

Le dimanche des Rameaux et la Semaine Sainte.

Le dimanche des Rameaux ou dimanche des Palmes donne aux églises catholiques une physionomie qui ne manque pas de charme. Dès 6 heures du matin on voit aux abords des temples une foule de femmes et d'enfants offrant aux fidèles une branche de buis ou de laurier en échange de quelques sous. — On sait que cette fête rappelle l'entrée de Jésus dans Jérusalem. Une procession a lieu pendant laquelle le prêtre sort de l'église où il ne rentre qu'après avoir frappé trois fois aux portes avec le bâton de la croix. La bénédiction des rameaux n'a plus de caractère vraiment pittoresque que dans les campagnes, où chacun se rend à l'église portant une branche énorme de verdure. Les rameaux des enfants sont garnis d'oranges, de gâteaux et de sucreries.

Généralement on garde encore le rameau dans les familles avec un soin tout scrupuleux.

En Bretagne, la mère qui ne verrait plus la branche bénite à la couche de sa fille tremblerait pour elle. Dans le Midi, on ne manque jamais, lorsqu'il tonne, de jeter dans le feu une feuille du buis ou du laurier bénit. Dans quelques provinces d'Espagne, les morts sont enterrés avec leurs rameaux entre leurs mains; et la tradition dit que les rameaux des prédestinés ne pourrissent pas dans le cercueil.

A Rome, la bénédiction des palmes est une des grandes solennités de l'année; le pape envoie tous les ans à un souverain ou à un membre d'une famille régnante une des palmes qu'il a bénites.

Dans les églises, les rameaux que l'on voit à côté de l'autel sont conservés jusqu'au mercredi des Cendres de l'année suivante, et c'est la cendre de ces rameaux brûlés que l'on répand sur le front des chrétiens.

Le dimanche des Rameaux ouvre la *Semaine Sainte*, pendant laquelle toutes les cérémonies de l'Eglise rappelent les scènes de la passion du Christ. — Si vous allez à Jérusalem la veille du jour où s'ouvre la Semaine Sainte, vous n'êtes pas plutôt entré dans la ville que vous voyez venir à vous des *moukres* ou guides qui s'offrent de vous conduire au couvent des Pères de la Terre-Sainte.

C'est généralement là où l'on se rend. L'hospitalité qu'on reçoit dans ce couvent est des plus primitives. Une cellule; pour tout ameublement, une couche; pour nourriture, du pain rassis et de l'eau. Malgré le peu de confortable de ce logement, on dort assez néanmoins pour que le samedi matin, à la première heure, un capucin vienne vous réveiller en vous annonçant que la Semaine Sainte est commencée.

Les rues de Jérusalem s'emplissent bientôt d'un nombre considérable de pèlerins et de touristes venus de tous les points du globe.

Cette foule compacte, composée de tous les types, et où l'on entend tous les idiomes, se dirige vers le Saint-Sépulcre pour assister à la cérémonie de la *prise de possession*.

Celle-ci ne commence qu'à midi.

Lorsque les douze coups sont sonnés, des soldats turcs fendent la foule et viennent ouvrir les portes du Saint-Sépulcre. Derrière eux avancent solennellement le patriarche latin, le consul de France et une nombreuse suite de religieux et d'Arabes de Bethléem.

Le cortége fait trois fois le tour du tombeau de Jésus-Christ en chantant des cantiques, puis il se rend à la chapelle latine.

C'est la seule cérémonie du samedi.

La messon.

Quin teimps! quinna chaleu! Ah! pourr'ami de Mordze,
L'est lè bllia que vont bin! Et l'aveina! et l'ordze!
Et lo mâiti, lo sâigllio, la nonnetta, lè païs!
Tot promet on an dru. Que Dieu no préservâï!

Lé sâigllio sont dza mâo, lè fromeints lo vont êtrè
Ye sè faut démenâ s'on vâo que lo bin êtrè
Sâi tsi no l'an que vint. Lé cholas sont vouaisus
Mâ bintout lé zépis sé vont cougni dèssus.
La quetall'à la frête est dza assolidiâïe,
La grandze est remêcha et la faulx eintsappliâïe,
Lè mollettès sont nâovès, lè covas sont godzi;
Lè deints sont âi ratés, lè manettès âo faotsi.
Lè tsai sont etsella, sont graissi, l'ont la presse,
To va bin, tot est prêt : lo fortson, la remesse,
La tsevelhie, lè cllias sont quie ein atteiendeint
Dè servi quand foudra à l'ovrâi deledezein.
Les lins einvoulhenas sont ein paquets dein l'audze
Kâ faut tsouï la maille, quand bin sariont dé saudze.
Enfin, quiet! tot est prêt et se lo sélâo tint,
La messon sara bouna et lo mondo conteint.

Bintoû on vâi veni n'a troupa dè gracchâosès
Avoué dâi bio valets. C'est noutrè recoulhâosès;
Et clliaux valets, pardié, sont dâi fameux lurons
Que vignon avoué lâo faulx s'âidï po lè messons.

Lo leindeman matin, de pertot lo veladzo
On vâi parti lè dzeins que s'ein vont à l'ovradzo.
Lè sâitâo vont solets, tit dè beinda, ein avant
Et derrâi leu lè felhiès ein mitè et fâordâ bllianc.
Arrevâ su lo tsamp, on bon coup dè molletta
Reind ardeinta la faulx que va quasi solletta,
Et lo premi sâitâo attaquè lè z'épis
Que sè cutsont que bas, ein andain, à sè pîs;
Sa recoulhâosa vint, dè sè mans lè ramassè,
Lè z'einvoué dè son mi su lo tsamp et le passè,
Poui lo sécond sâitâo part après lo premi,
Sa recoulhâose après; poui lè z'autro, poui tî,
Et quand tota la beinda est adrâi einmodâie
Lè z'èpis tchisont dru, kâ la faux bin molâie
Fâ dâi galés andains: mâ ne laî fâ pas bon
Quand permi clliaux épis ie sè trâovè un tserdon.

Dépatsin-no, amis, vouaitsé veni lo Maître!
A clliau mots, noutrè dzeins, que vollionl ti paraître
Po dâi z'ovrâi fameux, s'eincoradzon bin tant
Qu'on lè derâi pardié asse fort qué Maîlan.
— Arretâ, mè lurons, et veni bâirè on verro
Lâo criè lo bordzâï, lo syndico Djan Pierro,
Medzi lo pan la toma, tot est dein lo pana
Et l'ai ia dâi coutés po clliau que n'ein ont pas.
Passâ-di vo, valets, à tor, les barreliettès
Mâ n'aobllia pas non pllie dè soigni clliaux feliettès.
Por mè, ye vu allâ tanqu'à la fin dézo
Vaire s'on pâo sciï ion dè clliau premi dzo.
Quand lo pan et la toma furont venus petits
Et que lè bareliettès cheintiront la sâiti.
Lé z'ovrâï ein sublient repreignont bon coradzo
Et on n'âorett'après l'euront fini l'ovradzo.
A lhâora dè midzo, lo dinâ fut servi
Et ti, sein renasca, furont sé goberdzi.
La vépra dé cé dzo on ne fe pas ripaille.
Et quand la né vegne, tsacon fut su la paille.

Lo premi dzo passa, on a fè cognesance
Lè valets n'ont rein mé la mêma coutegnance
Tsacon preint sa gracchâose po alla pé lo tsamp
Et sont bintout amis tot coumeint dein on camp.
Bré dèssus, bré dézo, saitâo et recoulhâosès
Ne sont pas mé gènâ et pas mé épouâiraosès
Et quand permi lo bllia lo gracchâo dai molâ
Ye profitè dè cein soveint po remolâ.

Quand lo fromeint sciï est sè po lo reduire
(Lo bllia est n'a denra que faut savâi conduirè)
Ye faut, po pouâi lo llhi d'aboo l'eindroblhena
Et lé fennè l'ai vont dé suite après dina;
Tandique lè sâitâo, tot ein ein foumeint iena,
La faulx su lè dzénâo, eintsapplionl su l'einclhena,